



## *Gnawa, dites-vous ?*

Mohamed Habiballah

Doctorant-chercheur, université Ibn Tofail Kenitra, Maroc

« Ausculter froidement ! Voilà effectivement l'écueil que j'ai souhaité éviter »<sup>1</sup>

La présente recherche, qui ambitionne d'apporter des éclaircissements de différentes sources afin de donner une vue globale de la question. Ce serait une tâche interminable que de vouloir citer toutes les études sur les *Gnawa*, mais comme nul n'est jamais repris que de ces choses dont il n'a garde aucune, il n'est nul besoin de vous prier, lecteur, de comparer le nombre de celles qui ont pu être vues et le nombre de celles qui ont pu être échappées ; il vous sera loisible de voir quel effort avait été fourni pour éviter tant de mégardes, et de ne tomber que dans celles au dessus desquelles la vigilance n'avait point pu passer ; notre nature laisse toujours une part à la faiblesse, au miroir de laquelle se réfléchit pour nous la limite de nos soins et de nos capacités.

Rien n'est moins vérifiable<sup>2</sup> que l'hypothèse que les *Gnawa* seraient les descendants d'esclaves noirs. Cependant, elle trouve plusieurs qui y ajoutent foi, si bien qu'avec le temps elle est une des vérités incontestables. Pascal Duprat, dans son livre *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale*, disait : « Si nous en croyons quelques monuments, la race libyenne ou berbère, seule maîtresse à l'origine, d'après ce que nous avons dit, des vastes contrées du Maghreb, dut les partager avec une branche de la race nègre ou éthiopienne, qui, suivant le témoignage d'Hérodote, avait son foyer dans le sud de l'Afrique. [...] Le premier monument qui nous parle des Éthiopiens, comme habitants de l'Afrique septentrionale, est le fameux Périple d'Hannon.<sup>3</sup> Le témoignage du célèbre

<sup>1</sup> Bertrand Hell, *Le tourbillon des génies. Au Maroc avec les Gnâwa* Paris, Flammarion, 2002, p.371

<sup>2</sup> Il est très difficile de connaître l'identité première des Gnawa, mais elle est vue comme originaire de l'Afrique de l'Ouest. Le mot Gnawa désigne le peuple ouest africain ainsi que leur ordre musico-religieux [...]. Toutes les sources que j'ai pu consulter pour écrire cet article, admettent que les Gnawa qui vivent aujourd'hui au Maroc avaient été des esclaves noirs devenus libres sous différentes circonstances historiques. Les historiens croient que les Gnawa venaient de l'Afrique de l'Ouest \_ du Sénégal au Tchad et du Mali au nord au Nigeria au sud » CHAOUKI HAMEL, *Constructing a Diasporic Identity*, page, 243

<sup>3</sup> « Le Périple d'Hannon, roi des Carthaginois, le long des parties de la Libye situées au dessus des Colonnes d'Héraclès », titre d'un manuscrit du IXe siècle présenté comme la traduction en grec d'une inscription « suspendue dans le temple de Kronos » à Carthage. Publié pour la première fois en 1533. D'une lecture sans préjugé on retiendra qu'Hannon fut envoyé à une date inconnue, au-delà des Colonnes avec 60 pentécontores transportant 30000 marins et passagers, hommes et femmes, pour y fonder des villes de Libyphéniciens. Par Euzennat Maurice. Le périple d'Hannon. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 138<sup>e</sup> année, N. 2, 1994. pp. 559-580.

Carthaginois est assez précis; mais quelques considérations sur l'ensemble de son récit et sur les destinées qu'il a subies en diminueront peut-être l'importance et la gravité. »<sup>4</sup>

Serait-il donc légitime d'associer noir et esclave pour faire naître facilement et tout d'un coup les Gnawa ? Telle est la question que se pose aussi Viviana Pâques : « Mais qui sont donc, historiquement et socialement, ces Gnawa ? La confrérie regroupe, avons-nous dit, les descendants des anciens esclaves noirs. Or, sommes-nous fondés à assimiler, en terre marocaine, les deux termes *esclave* et *noir* ? Depuis le début de l'histoire du Maroc, ce pays est en relation constante avec l'Afrique noire. Sans remonter jusqu'à la préhistoire, où certains squelettes présentent, dit-ton, des caractères négroïdes, il paraît certain que les populations blanches et noires se sont mélangées, avec même une prédominance des Noirs dans les oasis du Sud. Ces cultivateurs noirs n'étaient pas des esclaves : ils vivaient en symbiose avec les grandes tribus berbères. Il n'est nul besoin d'attendre l'épopée almoravide pour repérer les traces de cette interpénétration. Dès le IIIe siècle, les Berbères Sanhadja étaient partis à la conquête du Sahara et plus ils descendaient vers le sud, plus ils se métissaient et resserraient leurs liens avec le pays noir. Ainsi quand, au XIe siècle Yusuf ben Tachfin fonda Marrakech, son cousin Abu Bekr ne l'accompagna pas à la conquête de la Berbérie et de l'Espagne ; il retourna au contraire au désert guerroyer contre les Africains. Si bien que, dès ce moyen âge marocain, il est difficile de dire qui était blanc et qui était noir : la distinction entre maîtres et captifs ne s'appuyait pas sur une base raciale »<sup>5</sup>

Il appert par ces témoignages qu'il faut abandonner le primat de la couleur et de la race. Mais il ne faut pas aussi chercher dans l'histoire de l'esclavage une réponse. Elle est aussi plus vaste et s'étend jusqu'au plus loin de l'antiquité, puisque les récits historiques gréco-romain parlaient des esclaves noirs qui, passant du nord africain, rejoignaient Athènes et Rome. Mais tous les noirs qui avaient été dans la Grèce n'étaient pas esclaves : « Il faut souligner l'absence du préjugé de couleur dans le monde grec ancien. C'est ainsi qu'Hérodote, au Ve siècle écrit que les Ethiopiens, dit-on, sont les plus grands et les plus beaux de tous les hommes. [...] F.M. Snowden souligne que la peinture sur vase montre que déjà avant Aristote l'atténuation des traits négroïdes chez les sang-mêlé attire l'attention des artistes. Il est donc raisonnable de supposer qu'en l'absence de toute loi interdisant l'union entre Blancs et Noirs, de nombreux descendants Ethiopiens s'assimilèrent au gros de la population blanche »<sup>6</sup>

La religion des anciens esclaves n'offre non plus que l'histoire et la traite une réponse définitive. Les croyances amazighes offrent également des similitudes avec le culte des génies et des dieux. Ce serait une témérité que de ne point donner de religion aux nègres indigènes de la vallée de Darâa.

Toutefois, disait Chaouki, dans aucune ressource que j'ai trouvée n'indique que les *Gnawa* auraient été indigènes du sud marocain. Quelques savants allèguent qu'au sud du Maroc on

---

<sup>4</sup> Pascal Duprat, Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale, p : 89. Il est généralement admis que le Périple a été d'abord écrit en langue punique, et ensuite traduit en grec

<sup>5</sup> Viviana Pâques, *la Religion des Esclaves*, p 24

<sup>6</sup> *Dialogues d'histoire ancienne*, p 78

appelle « haratain » un groupe sédentaire d'agriculteurs qui habitaient la région, mais ces noirs sont culturellement et historiquement distincts des *Gnawa*.<sup>7</sup> Malgré cette affirmation, il reste encore à dire quels noirs et quels esclaves ont été les *Gnawa*, et comment quelques uns sont devenus *Gnawa*, plutôt que d'autres, puisque ces noirs partagent la couleur et l'esclavage, qui n'a point cessé jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale?

## 1. Le mot *Gnawa*

Le mot *Gnawa* lui-même, après avoir cherché dans l'histoire et dans la religion, s'est vu un terrain d'investigation. « Concernant le problème de l'origine de la confrérie, on a souvent tendance à traduire le terme de Gnāwī par celui de Guinéen, mais il semble plus juste de faire référence à celui de Ghana, tant sur le plan linguistique que sur celui de l'histoire »<sup>8</sup> Dans *Tarikh Essoudane*, l'histoire du soudan, de son auteur Abderrahmane ben Abdallah ben Imran ben Amir Es-Sadi<sup>9</sup>, et traduit de l'arabe par O. Houdas, donna cette note en parlant de Guinée : « Tel est le nom actuel de cette ville [Guinée]. D'après l'orthographe arabe, il faudrait transcrire Djinni ou Guinni; c'est de cette dernière prononciation qu'a été vraisemblablement formé le mot français Guinée »<sup>10</sup>. Il apparait clairement que le mot « *Guinni* », du moins dans la graphie et la prononciation qu'elle emporte avec elle, s'approche du mot *Gnawa*. Ce même mot a été employé par Léon l'Africain, au XVI<sup>e</sup> siècle, pour désigner la Guinée, et qui semble avoir influencé les portugais, et la plupart des Européens<sup>11</sup>.

Le mot *Gnawa*, selon Chaouki Hamel, pourrait être dérivé du mot berbère « *gnawi* », qui est relatif à la couleur de la peau. Il signifie l'homme noir, et se dit par opposition à l'homme blanc. Dans la langue des Sanhadja, « *gnawa* » signifie noir. Ce mot donc aurait donné le nom de Guinée, et en berbère on dit, selon Maurice Delafosse, *akal-n-ignawen*, pour dire la terre des noirs, et que les arabes ont traduit par *bilad assoudan*<sup>12</sup>. Mais la plus ancienne indication du terme *Gnawa* se trouvait dans l'historien arabe, Az-Zuhri, qui avait écrit *Inawa* ou *Knawa* (le g n'étant pas prononcé par les arabes), désignait par cela la terre des noirs dont la capitale est Ghana<sup>13</sup>. Cependant, dans le berbère actuel, le mot *agnaw*, ne signifie pas un homme noir et n'a rien qui indique qu'il désigne la couleur noire. On appelle *agnaw* un homme sourd, et *tagnawt*, une femme sourde.

<sup>7</sup> CHAOUKI HAMEL, *ibid.* pp 244-245: « However, no sources I have found indicate that the Gnawa were indigenous to the south of Morocco. Some scholars argue that some of the indigenous blacks of the south of Morocco were referred to as 'Haratin', a sedentary agricultural group who inhabited the region, but these blacks are culturally and historically distinct from the Gnawa

<sup>8</sup> J.-M. Lesage, « Gnawa », in Gabriel Camps (dir.), 21 | Gland – Hadjarien, Aix-en Provence, Edisud (« Volumes », no 21), 1999.

<sup>9</sup> né le 28 mai 1596 à Tombouctou et mort sans doute aux environs de 1656 (dernière année référencée dans ses écrits), est un homme de loi, imam et historiographe africain.

<sup>10</sup> Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah ben Imran ben Amir Es-Sadi ; traduit de l'arabe [et édité] par O. Houdas, ... ; avec la collaboration d'Edmond Benoist, ... 1898-1900, page 22.

<sup>11</sup> CHAOUKI HAMEL, page 245

<sup>12</sup> Zineb Majdouli, *Trajectoires des musiciens gnawa*, op.cit., p, 123

<sup>13</sup> CHAOUKI HAMEL, page 246

D'après toutes ces explications étymologiques, le problème de l'origine subsiste encore, puisque le mot *Gnawa*, qui aurait pu signifier la couleur noire de la peau, ne distingue en rien les adeptes esclaves de la confrérie du reste des noirs libres.

Les *Gnawa*, pour la plupart, n'ont point de documents écrits<sup>14</sup> sur leur religion et leur vision du monde. Il n'existe donc pas de moyen que le contact direct avec les initiés. Mais la connaissance de leur dogme, qui loin d'être cohérente de l'un à l'autre subit aussi des altérations qui en rendent la vérité suspecte et finissent par former une connaissance hybride qui, sous des noms génériques, ne va pas jusqu'à la définition qu'on donnerait de leur connaissance. Cependant, le fond demeure le même, mais les visions multiples. Il sera nécessaire au chercheur de collecter durant plusieurs années les données sur la vision philosophique des *Gnawa*, et d'étendre son domaine de recherche sur une étendue qui engloberait la plupart des groupes et leurs traditions.

Les sociétés à caractère initiatique entourent toujours leur croyance d'un secret total, et cachent souvent, quand elles sont contraintes de répondre, la vérité sous des explications déroutantes et générales. Les *Gnawa* aussi n'aiment point exposer leurs dogmes. Souvent, en leur posant la question de l'origine du monde, au lieu de mettre en avant celle à laquelle ils croient, préfèrent avancer celle de la genèse que tous les musulmans connaissent et dont le Coran parle.

Mais la difficulté majeure est inhérente à l'objet même des pratiques mystiques où le but n'est pas d'arriver à une connaissance intellectuelle de la religion, de la cosmogonie ou de la philosophie, ces trois disciplines n'en formant en réalité qu'une seule, celle de la connaissance de l'Indicible. Les *Gnawa* ne parlent jamais de leur savoir, ils le vivent. L'objet de leurs pratiques, dictées par le grand rituel qui se déroule toute la nuit n'est pas de connaître, au sens que nos civilisations écrites donnent à ce terme, mais d'être *gnawi*.<sup>15</sup>

## 2. *L'esclave, son statut, les Boukhari*

Pour les *Gnawa* le terme esclave n'a pas la même connotation juridique, sociale et économique que l'on a souvent tendance à lui appliquer. L'esclavage, non plus en tant que façon d'être par rapport aux autres qui seraient libres, est surtout à leurs yeux, un lien mystique qui unit l'esclave avec son maître. Il a donc un aspect religieux, de la même manière qu'on dit que le Prophète est esclave<sup>16</sup> de Dieu, et que tous les croyants le sont également. Le Prophète est aussi la voix de Dieu, et Bilal, le saint patron des *Gnawa*, sa voix qui, « par l'appel à la prière, perce le ciel et il est comme une partie de lui-même. Les mêmes liens indissolubles existent entre les chorfa<sup>17</sup> et leurs esclaves, entre les sultans et leurs serviteurs, si

---

<sup>14</sup> Viviana Pâques, op.cit., p : 28

<sup>15</sup> Ibid. p : 29

<sup>16</sup> Cette définition est celle de Viviana Pâques, mais il semble n'être pas exacte car se serait mal traduire le mot arabe عبد الله par esclave de Dieu

<sup>17</sup> On appelle Cherif (pluriel Chorfa) les descendants du Prophète par sa fille Fatima.

bien que l'esclave est comme l'énergie du maître<sup>18</sup> ». Mais alors il faut se demander qu'est ce qu'un esclave pour les *Gnawa* ? Un homme est esclave lorsqu'il a été acheté. Autrefois, au *Souk Almaghzal*,<sup>19</sup> on vendait toutes sortes de produits agricoles ou artisanaux, mais vers le soir, juste après la prière du milieu, commence la vente des esclaves. C'est aussi en ce moment que la plupart des manifestations des *Gnawa* commencent, à l'opposé de ceux de la Lala Mimuna, qui, étant aussi des *Gnawa*, ne font jamais de La lila. Cette référence au marché n'est pas seulement un simple souvenir historique de la condition passée des premiers *Gnawa*, mais aussi une perception religieuse de l'espace du marché.

C'est une appréhension cosmogonique de ce qu'est la Rahba des *Gnawa*, la place où se déroule les dix états ou générations qui donnèrent naissance au cosmos. Un marché se compose obligatoirement d'une Rahba et d'un abattoir, et vers sont entrée se trouvaient les forgerons, qui, dans la pensée des *Gnawa* sont aussi issus des esclaves, et cette position qu'ils occupent à l'entrée du marché était la même que celle des premiers esclaves qui avaient été alors des gardiens ; les *Gnawa* se disent aussi des Bouwaba.<sup>20</sup> Cette idée du marché est matérialisée par les souks qu'on trouvait aux lieux des pèlerinages, comme les moussem de Moulay Brahim, de Sidi Ben Nacer à Tamgrout. Ici se vendent les biens que les adorateurs des saints apportaient en guise d'offrande aux marabouts ou à la Zaouïa fondé sur l'emplacement du marabout. Une certaine tradition semble aussi conférer au souk ce caractère religieux, qui veut que comme le Prophète était un commerçant, aussi un Chorfa doit être commerçant, et l'on croyait généralement que pour qu'une place soit véritablement un lieu de commerce, il faut qu'un saint y fût enterré.

L'esclave se définit aussi par le travail. Dans une ville comme celle de Marrakech, il est aisé de voir les corporations des gens de métiers organisées ensemble. S'agissant des *Gnawa*, le premier métier au monde est selon eux celui du menuisier, puis vient ensuite celui du forgeron, suivit de celui du cultivateur, le khmass.<sup>21</sup> Il existe donc un rapport entre eux tous, et on voit que ceux qui achètent la chamelle pour le sacrifice de Mulqsur sont tous des artisans de Marrakech. Au moment de la Lila, celui qui égorge l'animal sacrificiel est un forgeron. Les autres métiers, à part celui du menuisier et du cultivateur de la terre, sont issus du forgeron, car ils en sont seulement des aspects sans être spécifiquement différents de lui.

Les *Gnawa* se disent aussi être issus de la garde noire du roi, surtout pendant le règne de Moulay Ismail. On les appelait les *Boukhari*. Le souverain entendait « entendait consolider un makhzen qu'il trouva affaibli lorsqu'il prit les rênes du pouvoir en constituant une armée noire qui lui serait entièrement soumise, sans interférer avec les tribus séditeuses arabes et berbères »<sup>22</sup>.

---

<sup>18</sup> iviana Pâques La Religion des esclaves : Recherches sur la confrérie marocaine des Gnawa, page 79

<sup>19</sup> Aucune source n'indique où avait été ce souk autrefois. Dans la *Religion des Esclaves*, où il est cité, on n'a pas indiqué sa place.

<sup>20</sup> Du Bab en arabe, Bouwaba (masc. du Bouwaba), c'est-à-dire gardiens du porte.

<sup>21</sup> C'est-à-dire le serviteur payé au cinquième de la récolte.

<sup>22</sup> Jean Pouchelon, Thèse de Doctorat : *Les Gnawa du Maroc, intercesseurs de la différence, étude ethnomusicologique, ethnopoétique et ethnochoréologique*, page 60.

« Ces soldats noirs furent baptisés esclaves du Bokhari") ou bwâkher en vertu de la fidélité à leur souverain qu'ils juraient sur un des grands recueils de hadiths écrit par le savant musulman Mohammed alBokhari (810-870) »<sup>23</sup>. C'est qu'alors pour donner serment de fidélité au souverain l'on jure sur le recueil des Hadiths compilé par Al Boukhari.

Par ailleurs, une autre tradition du palais royale affirmait que ces esclaves sont venus de la Turquie, précisément de Boukhara<sup>24</sup> et qu'ils avaient pour tâche d'enseigner aux esclaves du palais le livre d'Al Boukhari. Cela a pour effet de dire que les traditions des *Gnawa* auraient une origine orientale. Selon un conte, Ibn Abbas, cousin du Prophète était allé pour convertir les gens de Samarcande, mais étant en route, il fut persécuté et massacré sur un rocher, d'autres apportent qu'il s'est arraché lui-même la tête, puis il s'est enfoncé dans le sol où il continue de vivre jusqu'à nos jours. Dans cet endroit, on n'avait bâti un mausolée pour ce saint et certains pèlerins Uzbeistanais s'y rendent, et même certains de l'Afrique noire.

Mais le Boukhari n'est pas seulement un livre. On appelle aussi Bokhari un plat de couscous d'orge que préparent, dans la cuisine de la zaouïa, les femmes adeptes de Lala Mimuna. Il est cuit dans un chaudron de cuivre, de la taille d'un homme, appelé lui aussi Bokhari ou Sidi Mimun<sup>25</sup>. Ainsi, le terme de Bokhari est équivoque et signifie à la fois plusieurs choses qu'il est difficile de l'appliquer à l'une d'elle sans songer à l'autre ; quoiqu'il en soit, et pour simplifier le plus possible que faire se peut, il est préférable d'adopter la définition de Jean Pouchelon, c'est-à-dire de considérer les Bokhari comme les esclaves ayant juré sur le livre des hadiths, et en même temps de considérer l'origine orientale des traditions des *Gnawa*.

### 3. La confrérie des *Gnawa* :

Clclem Une confrérie se constitue d'abord à partir d'une chaîne de descendance, le plus souvent biologique. Mais il existe des liens mystiques qui font en sorte que tel adepte fasse partie de telle confrérie. Cette chaîne de descendance suit trois itinéraires. D'abord la tradition se fait de Mohammed au fondateur de la confrérie, souvent par l'intermédiaire d'Ali, cousin du Prophète, enfin du fondateur au chef actuel<sup>26</sup>. Or Bilal<sup>27</sup> était un esclave eunuque, il n'a point de descendance, et n'a point, ici où les *Gnawa* vivent aucun marabout ni aucune zaouïa pour, à l'instar d'autres saints lui rendre un culte. Cette appartenance n'est donc que spirituelle. Es-ce à dire que les *Gnawa* ne méritent pas la qualification de confrérie ? Cela

<sup>23</sup> *Ibid.* page 61

<sup>24</sup> Boukhara est une ville située vers le sud d'Ouzbékistan. Boukhara a été occupée en 710 par les troupes arabo-islamiques durant le califat des Omeyyades. Au IX<sup>ème</sup> siècle, la ville devient la capitale de la dynastie persane des Samanides (875-999). Des savants, poètes, écrivains ont résidé à Boukhara à partir de cette époque : Avicenne (980-1037) né à proximité, le poète Rudaki et le savant encyclopédiste al-Biruni. Boukhara est le berceau d'al Boukhari (810-87) qui a compilé les hadiths, recueils de paroles attribuées à Mahomet.

<sup>25</sup> Viviana Pâques, la religion des esclaves, op.cit., page 44

<sup>26</sup> *Ibid.* page 51

<sup>27</sup> Bilal fut le compagnon du Prophète. Originaire d'Ethiopie, il est né en esclavage à la Mecque. On lui attribue le mérite d'être le second adulte, après le premier calife Abou Bakr, à avoir embrassé l'Islam. Affranchi par Abou Bakr, il émigra à Médine avec la Prophète et l'accompagna dans toutes les opérations militaires. Il fut aussi le muezzin officiel dès que l'appel à la prière fut institué en l'an un de l'hégire. Il serait enterré à Alep en Syrie, ou à Damas.

n'est pas juste. Pour un Gnawi il faut toute une cérémonie initiatique, ce qui a pour effet de s'appartenir par un lien inébranlable, mystique et le doit-on dire, par un lien confrérique, puisque c'est constitué une entité humaine rassemblée autour un culte et des croyances.

Cependant un récit légendaire parle de ce lien direct avec Bilal que les *Gnawa* évoquent souvent quand on leur demande de justifier ce lien. « Sidna Bilal était l'esclave et le muezzin du Prophète. Un jour, il le laissa dans la mosquée et monta au minaret pour lancer l'appel à la prière. De là-haut, il vit les troupes des Banu Israel qui entouraient la Mecque pour régler un conflit qui opposaient juifs et musulmans. La cause de ce conflit était une chamelle qui avait fui le camp des juifs pour entrer dans celui des musulmans ; elle avait ainsi pris la *horma*<sup>28</sup> du prophète. Les juifs envoyèrent des émissaires pour la récupérer. Le Prophète répondit que c'était impossible puisqu'elle avait la *horma* musulmane. Mécontents, les juifs préparèrent une attaque et décochèrent une flèche qui atteignait Bilal sur son minaret. Le blessé descendit à la mosquée sans rien dire, mais pendant la prière il s'effondra comme mort aux pieds du Prophète. Celui-ci le ranima et le consola en lui disant : « tu auras des enfants dans toutes les parties du monde »

Après cet incident Ali et ses compagnons demandèrent au Prophète de déclarer la guerre aux juifs, mais il refusa de les écouter et l'exhorta à la patience. Un peu plus tard Fatima vint trouver son père, indignée par une nouvelle exigence des juifs ; ils voulaient que leur fût livrée la fille du Prophète, toute parée et montée sur la chamelle. Le Prophète refusa de déclarer la guerre car Ali, son meilleur guerrier était absent. Mais pendant qu'Ali dormait, son cheval se mit à piaffer. Ali se réveille, comprend qu'il se passe quelque chose de grave et galope vers la Mecque. Là, il aperçut la horde juive qui encerclait la ville aux portes closes. Le Prophète fait alors bondir le cheval d'Ali par-dessus les remparts. Quand Ali apprend de sa femme que le Prophète refusait de la livrer aux juifs, il décide de l'habiller de vêtements chatoyants, il la fait monter sur la chamelle et la conduit dans le camp ennemi ; mais au lieu de la livrer, il engage le combat. Les musulmans furent vainqueurs et toutes les juives eurent leur mari tué ; alors, elles vinrent se lamenter auprès du Prophète qui consulta l'ange Gabriel et le reçut le conseil de leur faire passer la nuit sur la tombe de leur mari ; au matin elles se trouvèrent toutes enceintes. Cette décision irrita Fatima qui vint s'en plaindre à son père. Il lui répondit : Nous sommes musulmans, nous connaissons la vérité. Ces paroles ne lui donnèrent pas satisfaction et elle se retira dans sa chambre d'où elle ne voulut plus sortir. C'est alors qu'intervint Bilal. Il se fit deux colliers de coquilles d'escargot et les croisa sur sa poitrine. Il prit une chéchia rouge, brodée de coquilles d'escargots et il y fixa la queue noire d'un taureau ; il se munit aussi de qraqb, les castagnettes en fer. Dans cette accoutrement, il se mit à tourbillonner tantôt debout, tantôt accroupi. Il se rendit ainsi jusqu'à la chambre de Fatima, réussit à la faire rire et, sa rancune étant passée, il la ramena à son père qui, tout heureux, dit à Bilal : tes os (tes enfants) ne seront jamais jetés aux enfers.<sup>29</sup>

---

<sup>28</sup> « Horma, de la racine HRM, c'est-à-dire sacré. Par dérivation, c'est le lieu le plus intime et le plus sacré de la maison, celui où se tiennent les femmes et tout ce qui s'y trouve participe à l'être du maître. Entrer dans la horma, c'est entrer dans la sacralité de la famille ». Note prise dans le livre de Viviana Pâques, *La Religion des Esclaves*, note n° 2, op.cit., page 76

<sup>29</sup> *Ibid.* p 52

#### 4. Les pèlerinages :

Les *Gnawa*, comme les autres confréries se rendent aux tombes des saints. Ceux qu'ils vénèrent sont de deux catégories ; des saints esclaves noirs et des saints chorfa. Sidi Mimun, dont la tombe se trouve à Bab Agnaw est le père des génies des *Gnawa*. Il était un esclave gardien des portes égorgé par l'imam Souhail, lorsque Sidi Mimun lui refusait l'accès à la ville. Sidi Mbark Jedid était aussi un saint esclave noir, égorgé par Sidi Rhal, l'un des sept hommes de Marrakech. Une histoire populaire raconte que Sidi Mbark Jedid, fait, en enfonçant la main dans la terre, jaillir une source d'eau qui irrigue jusqu'à nos jours tous les jardins de la ville. Cependant, les *Gnawa*, au moins une fois par an, doivent vénérer un saint Cherif auprès duquel ils tiennent leur autel, la *tobqa*. Moulay Abdallah ben Hsein<sup>30</sup> et son petit-fils Moulay Brahim sont les saints chez qui les *Gnawa* tiennent leurs *tobqa*. Mais ils peuvent aussi se rendre chez Sidi *Chamharoush*<sup>31</sup>, le patron des génies et encore, s'ils le veulent, aller visiter la tombe de Sidi ben Nasser, à Tamgrout et, chaque groupe de *Gnawa* ayant son saint, plusieurs d'entre eux partagent les mêmes, car de celui qu'on tient son autel est à qui l'on doit obligatoirement rendre un culte.

Les *Gnawa* célèbrent deux fêtes obligatoires, une chez la *moqadma*<sup>32</sup>, à sa maison, et l'autre au tombeau du saint pour commémorer sa date de décès. A Tameslouht<sup>33</sup>, les *Gnawa* effectuent leur pèlerinage, qui est à leurs yeux l'un des principaux cultes de leur religion. Au début, Moulay Abdallah ben Hossein est venu s'installer à Marrakech, comme élève serviteur de Sidi Mulqsur. Ce dernier avait invité 366 saints à manger dans un plat de couscous, chaque saint en devrait manger une bouchée, soit un plat de 366 bouchées ; mais Moulay Abdallah ben Hossein a mangé tout le plat, sauf la dernière bouchée. Ainsi, Mulqsur, lui dit, tu as en toi tous les pouvoirs. Puis après il lui ordonna de lancer sa canne vers le sud et d'aller là où elle serait tombée. C'est ainsi qu'il fixa sa demeure à Tameslouht. Ils se rendent aussi chez Moulay Brahim, le petit fils du Moulay Abdallah ben Hossein. Le premier est invoqué pour se marier et le second pour avoir des enfants. Ici on égorgeait une Chamelle pour le saint et c'est de la peau du cou de laquelle les *Gnawa* font le *guembri*, l'instrument de musique. On croit

---

<sup>30</sup> Le saint fondateur de Tameslouht.

<sup>31</sup> C'est une entité surnaturelle.

<sup>32</sup> La *moqadma* est une Prêtresse, voyante thérapeute, désignée également des termes de *tallaâtes*, *chouwafates*.

<sup>33</sup> Tameslouht est un bourg de 17.000 habitants situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Marrakech. Ce village, qui entre dans l'histoire au XIIIème siècle, fait partie intégrante de l'histoire du Maroc. Au XVème siècle, la région est ruinée par l'effondrement causé par les luttes contre l'occupation des côtes atlantiques par les Portugais, les conflits internes et une série de famines. Au XVIème siècle, Tameslouht est associée au grand courant de la confrérie religieuse, la « Jazouliya » dont le maître est Abû Abd Allah Al Ghazouani, l'un des Sept Saints Patrons de Marrakech, qui est considéré comme un moine défricheur. Pour mener à bien son plan de redressement social et économique à Tameslouht, il fit appel à Abd Allah Ibn Hussain (Moulay Abdallah Ben Husayn) l'un de ses disciples préférés, descendant d'une lignée de « Soufis » marocains. Ainsi naquit la *zaouïa* de Tameslouht lieu de culture populaire attaché à la personne du fondateur. La confrérie des *Gnawa* regroupant les descendants des esclaves noirs introduits massivement au Maroc au cours du XVIe siècle et XVIIe siècle a élu également domicile, entre autres à la *zaouïa* de Tameslouht. Cette *zaouïa* reflète les diverses facettes d'une foi et d'une culture populaire, arabe, berbère, saharienne et africaine, qui traduisent à leur tour des aspects non négligeables des composantes culturelles et cultuelles de la société marocaine traditionnelle.



que la tête de la chamelle est pleine de la *baraka*<sup>34</sup> et apporte la fécondité. Le lien que les *Gnawa* disent avoir avec Moulay Abdallah ben Hossein n'est pas évident et « à vrai dire, les chorfa<sup>35</sup> actuels se montrent peu enclins à conférer quelque légitimité historique à cette allégeance des esclaves noir, qui les embarrasse fort. A leurs yeux, la présence des *Gnawa* à Tameslouht est récente. ». <sup>36</sup> Mais quoiqu'il en soit, il suffit que la *moqadma* tienne son autel d'un saint, qu'il soit local, régional ou national, les adeptes de l'autel doivent lui rendre un culte.

## 5. La cosmogonie des *Gnawa* :

Il n'est chose aisée de révéler par une manière discursive et dialogique la conception du cosmos chez les *Gnawa*. Cette conception ne faisant point l'objet d'études et de discours d'apprentissage, demeure chez tous les adeptes de cette confrérie une forme à la fois claire et percevable, et à la fois impossible à raconter ou à décrire. Viviana Pâques a pu la révéler, mais elle n'avait point dissimulé qu'elle serait imparfaite ou même erronée. Ce qui va suivre est un exposé simplifié et résumé de celui de l'auteur de la Religion des Esclaves.<sup>37</sup>

Dans la vision des *Gnawa* Dieu est conçu comme de sexe mâle androgyne, c'est-à-dire un sexe mâle capable de s'autoféconder. Lorsqu'eut lieu le sacrifice primordial, le même qu'au moment de la Lila répètent les *Gnawa* lorsqu'ils égorgent le bouc ou la vache stérile, sort de lui l'océan primordial, c'est une eau amère et stérile. Il est un monde sauvage, habité par des génies de nature tout à fait différente que ceux que les *Gnawa* invoquent lors du rituel. De la gorge ouverte par le sacrifice, jaillit, mêlé au sang l'âme du monde et le souffle divin. Le souffle ou esprit est un principe fécondant. Puis le souffle, sorti du premier sacrifice, va pénétrer l'océan, dont une partie qui est vide et déserte, *khla*, va revivre et remonter sous forme de brume *dbab*. Elle ne dépassera pas une certaine limite et elle doit redescendre encore une fois sous forme de rosée qui à son tour provoquera la fécondation cosmique et la naissance du monde à venir. La brume sera poussée par le souffle, jusqu'à monter vers Dieu et s'unir à lui. De cet acte, qui est le même acte fécondant qui a fait jaillir la brume de l'océan fécondé, vont naître la main droite et la montagne qui sont le premier œuf du monde formée de deux parties mâle et femelle, reliées par le cordon ombilicale. La montagne est appelée

---

<sup>34</sup> La *baraka du chérif* mystique est un universel islamique inscrit hors de toutes les frontières, de toutes les limites, elle ne concerne que des individus en relation à Dieu. Même là où elle agit à travers le monde de la sauvagerie, il est encore question d'individus et non de groupes segmentaires ou de communautés structurées. On doit séparer ordre social et ordre cosmique même s'il faut aussi les relier. Cité in Saint, Sainteté et Martyre, la fabrication de l'exemplarité, page 151, par Bertrand Hell, ouvrage collectif dirigé par Pierre Cenlivres. La Baraka est la IFa chance, ce qui nous est imparti. C'est la bénédiction divine, une vertu surnaturelle censée être déposée par Dieu chez certains êtres et certaines choses et dont l'action s'exerce dans le spirituel comme dans le matériel ; pouvoir charismatique d'un «Saint» ; le grain excédentaire de la récolte ; aubaine, chance ; quantité suffisante ; et par extension « c'est assez ».

<sup>35</sup> « Cette relation entre les *Gnawa* et Moulay Abdallah ben Hossein est mal tolérée par les chorfa descendant des saints. Le premier qui aurait apporté sa mida à Tameslouht serait un moqadem nommée Ba Gzzu et décédé il y a deux générations à peine. Antérieurement, disent les chorfa, les sacrifices de Tameslouht ne concernaient que les Ouled Mtaa et les Ait Immour ». Viviana Pâques, op.cit., p, 241

<sup>36</sup> Bertrand Hell, *L'Esclave et le Saint : les Gnawa et la baraka de Moulay Abdallah Ben Hsein (Maroc)*, page 153

<sup>37</sup> Viviana Pâques est peut être la seule qui ait pu donner un exposé assez vaste de la croyance des *Gnawa*.

Adam, c'est un être de même nature que Dieu, il est vivant. La main droite, née en même temps que lui, c'est le placenta qui entoure le nouveau née, dont il est relié par le cordon ombilical qui sera coupé plus tard.

Du feu et du fer, à la même manière du forgeron qui trempe le fer pour le rendre plus dur au contact de l'eau, naissent le fer rouge qui, en descendant sur l'océan, l'eau, provoque le brouillard qui monte et ainsi tombent les eaux célestes. Ce brouillard est un principe cosmique plein de pluie et d'éclairs. De la partie du brouillard tombé sur l'océan primordial qui en recouvrant partiellement, en fait jaillir la forêt, la *ghabat*. Cette naissance, selon les *Gnawa* a lieu en hiver. La forêt est la première création née de l'union de Dieu et de l'océan, c'est de l'eau qui avait monté par l'effet du feu et du fer rouge, par l'intermédiaire du brouillard. L'autre partie du brouillard qui monte, et qui est ce fer même trempé va égorger Dieu, le sexe mâle. Le tranchant sépare la tête du corps. La tête monte, car elle est mâle vivant, tandis que le corps meurt et tombe sur l'océan. Lorsque le corps touche l'océan, le ciel naîtra et sera comme un voile qui enveloppant le *khla*, la terre stérile et sauvage. Cet égorgement, d'autre part, va libérer le *znin*<sup>38</sup>, qui va donner naissance au fleuve cosmique, à la voie lactée. Le brouillard, ou fer rouge, coupe ensuite la main droite, le placenta qui entourait le nouveau né, issu de la brume unie à Dieu par l'intermédiaire du souffle. La main droite va tomber sur l'océan et la forêt pour qu'elle remonte<sup>39</sup> à son tour. Elle flottera comme un voile rouge au dessus de l'océan et de la forêt dont elle recouvre les deux tiers, alors que l'autre tiers du monde reste désert et inhabité. C'est une seconde terre, l'océan étant la première. Cette dernière refuse de la recevoir et reste emportée par le souffle divin jusqu'à ce que la montagne la fixe sur la forêt. Les *Gnawa* l'appellent alors la *dounya*, ce terme signifie univers et richesse. La *dounya* est morte, elle tombe sur le *khla*, et devient la grande enclume du Forgeron. C'est d'elle que va sortir toute la création. Mais quand la voie lactée le fleuve cosmique, jaillit (on l'appelle les grandes *mechbouh*, par opposition aux petites qui sortiront quand le cordon ombilical qui lie la montagne et la main droite sera coupé.), impétueusement, elle tombe mortel sur l'enclume de la main sacrifiée. La *dounya* et la *ghabat* étant coupé par la voie lactée, les grandes *mechbouh*, elle féconde le tout de son souffle divin et, ayant pénétré le Bas, elles ressortent et coupent la terre, *dounya*, montent de nouveau pour couper le ciel, issu de l'océan touché par le corps tombé lors de l'égorgement, en son milieu. Ainsi eut lieu l'union du Bas et du Haut, du ciel et de la terre par l'intermédiaire des grandes *mechbouh*.

Le *khla*, océan va monter sous l'effet du souffle divin et donne ainsi la pluie et la neige de même que la forêt monte sous l'effet du souffle divin pour donner naissance à *sidrat*

---

<sup>38</sup> Le *znin* est un liquide blanchâtre que l'on trouve à l'intérieure de la noix de l'arganier et qui deviendra de huile ou encore le jus d'olive qui n'est pas arrivé à maturation. Il est encore le liquide blanchâtre qu'on obtient en écrasant une graine d'orge avant sa maturation ou l'amande enfermée dans la noyau du jujubier.

<sup>39</sup> Dans ce mouvement de descente et de montée, les *Gnawa* voient une chute consécutive à une mort sacrificiel suivie d'une renaissance, qui va se répéter sur plusieurs plans cosmiques jusqu'à nous.

*almountaha*<sup>40</sup>, jujubier<sup>41</sup> limite. Les grandes *mechbouh*, pénètrent la main, lorsqu'auparavant elles avaient pénétré l'océan. La main est alors partagée, et par le souffle divin, une partie en est montée au milieu du ciel. C'est là qu'est Aldebaran.<sup>42</sup> C'est aussi là que vont tous les souffles et toutes les âmes pour former la constellation d'Orion. De l'action des grandes *mechbouh* qui avaient pénétré la main, vient à séparer en deux la main pour en faire deux parties ; elles sont appelées les femmes d'Aldebaran. La croix du sud est la femme noire, c'est la main gauche ; Orion est la femme blanche, la main droite. Entre ces deux parties de la main coulent la voie lactée.

Les grandes *mechbouh* montent au ciel et le coupent en deux, comme la voie lactée coupe le ciel en son milieu, la nuit. Puis, la montagne et le cordon ombilical sont coupés par les grandes *mechbouh*. A l'origine, la montagne et le placenta, la main droite étaient indivisibles. De là naissent les petites *mechbouh*. Encore une fois, à la manière de la masse du fer du forgeron sur l'enclume, les grandes *mechbouh* montent et descendent ; elles frappent ainsi la main, le fer rouge pour en faire saillir les étincelles, *tchach*, c'est-à-dire les étoiles. Le ciel et

---

<sup>40</sup> La traduction du mot sidrat *almountaha* diffère selon le traducteur. Régis Blachère la traduit par « jujubier *almountaha* », page 557. Il ajoute dans une note : les commentateurs suivis par les traducteurs posent qu'il s'agit d'un jujubier merveilleux à la limite du septième ciel. Caetani suggère avec infiniment de raison qu'*Almountaha* représente un lieu dit près de la Mecque, page 558. Pour, Mokhtar Ould Mohammed El-Bah et pour Mohammed Chiadmi sidrat *almountaha* est traduit ainsi : « au pied du lotus de la limite », page 836. Moulana Mohammed le traduit par « Au lotus le plus éloigné », page 1080, et dans sa note, à la même page il écrit : le Sihrah ou le lotus, est, en Arabie, l'arbre à l'ombre duquel les gens mettent le pied à terre et se reposent, ou à l'ombre duquel les gens se rassemblent. On trouve le mot ailleurs dans le Coran pour désigner un arbre du paradis (56:28), et le mot est expliqué ainsi "Et son ombre est recherchée, et ainsi l'on s'en sert comme symbole de l'ombre du paradis et ses bienfaits au moyen des moyen des mots : si sidrin makhduin à cause de l'ampleur de son ombre". Quant à son sens dans ce verset, le même auteur dit qu'il désigne un endroit où le Saint prophète (que la paix et les bienfaits d'Allah reposent sur lui!) a été choisi pour recevoir les grâces et les bienfaits divins, ou il désigne l'arbre sous lequel les compagnons du Saint Prophète se sont engagés à Hudaibiya à le défendre de leur vie, l'allusion dans ce dernier cas étant prophétique. La qualification de Sidrah au moyen du mot *almountaha* montre qu'il s'agit d'endroit au delà duquel la connaissance humaine ne va pas, et l'une des explications données par Kf étant la suivante, 'la connaissance des anges et des autres se termine là, et personne ne sait ce qu'il y a au delà'. C'est pourquoi le sens véhiculé par les mots est que la connaissance du Prophète des choses divines a atteint la limite de ce qui est accordé à l'homme. Malek Chebel, le traduit par : « au jujubier de la frontière ultime » ; Jean Louis Michon et Jacques Berque par : « près du jujubier des confins » ; Dominique Abdullah Penot par : « près du lotus de la limite » ; Denise Masson par « à côté du jujubier de la limite » ; André Chouraqui par « Au Lotus de la limite » ; Claude Etienne Savary par : « Es Lotos qui termine le séjour des délices », et dans sa note page 347, il explique, selon Jalal Eddin, qu'il est l'arbre nommé Nabe il s'élève à la droite du trône de Dieu. Les Anges et les Esprits célestes ne peuvent passer au-delà. Mohammed Hamidullah et Boureïma Abdou Daouda n'ont fait que le transcrire, et ce dernier met l'explication suivante entre parenthèses : « le lotus de la limite, un arbre au septième ciel que l'Ange Djibrîl ne pouvait passer; ce fut lors de l'ascension du Prophète Mohammed », page 733. Albert Félix Ignace Kazimirski le traduit lui aussi par : « près du lotus de la limite ». Enfin, G.H. Abolqasemi Fakhri, n'a fait que le transcrire, comme Hamidullah et Boureïma, tout en ajoutant cette parenthèse explicative : « le lotus du terme ou jujubier des confins, après le paradis. Après ce long rapport des traductions française du quatorzième verset de la cinquante troisième sourate Anajem, l'étoile, il est évident que les traducteurs oscillent entre le jujubier et le lotus, tandis que d'autres, sans donner d'explication, n'ont fait que le transcrire.

<sup>41</sup> Le jujubier est un arbre qui est répandu au Moyen-Orient et autour de la méditerranée. Son fruit possède des vertus médicinales.

<sup>42</sup> Aldebaran, également appelée Alpha Tauri ( $\alpha$  Tauri/ $\alpha$  Tau) selon la désignation de Bayer, est l'étoile la plus brillante de la constellation zodiacale du Taureau. Située à environ 65 années-lumière du Soleil, elle est la 13e étoile la plus brillante du ciel nocturne. Sa magnitude absolue est de -0,63 et sa magnitude apparente moyenne de +0,86.

la terre sont désormais unis par l'intermédiaire des grandes *mechbouh*, alors de la *dounya* sort la troisième montagne, la première étant celle naissant au premier sacrifice, la seconde lorsque le cordon ombilical a été coupé. Elles remontent au ciel, et font sortir les petites *mechbouh*, c'est dire les Pléiades. Celles-ci à leur tour coupent les grandes avant qu'elles mêmes ne soient coupées par la main afin d'assurer les communications fécondantes entre le haut et le bas. A leur tour, par ce perpétuel mouvement ascensionnel, les Pléiades montent au ciel, pour retomber morte sur le sein de la *dounya*, et se manifester par l'étoile centrale du Baudrier, avec lequel les petites *mechbouh* forment un Tau.

La terre, celle qui est comme l'enclume du forgeron, grâce au souffle que les grandes *mechbouh* lui a communiqué, va revivre et se dresser vers la montagne, et coupant le cordon ombilical, issu de la nuit, c'est-à-dire le placenta qui entoure le nouveau né, celui des grandes *mechbouh*, et ainsi l'on va donner naissance à l'étoile du *fjer* et à l'aube, *sobh*. La montagne tombe sur la *dounya* et y pratique un trou, de ce trou vont naître toutes les énergies qui vont pénétrer toute la création, car ce trou renferme tous les principes vitaux. Puis, recouverte par le *znin* divin, principe mâle fécondant, comme par une neige pure, il se transforme sous l'effet de la chaleur de la *dounya* en un torrent qui a pour effet de couper la montagne en deux et la pénétrer. Ce torrent se divise lui-même en sept ruisseaux qui divisent la montagne encore en sept morceaux, en sept mines, sources ou couleurs, celles des génies qu'emploient les *Gnawa* lors de la Lila, quand ils évoquent chaque catégorie de génies. Ce trou fait dans le *khla*, occuper le tiers vide et désert<sup>43</sup>, dont la *dounya* occupait déjà les deux tiers. Le *Sobh* est issu du *fjer*, et c'est alors que la *dounya* est devenue visible pour la première fois.

Les petites *mechbouh*, lancent la parole de foi, *la ilaha ila lah* (il n'y a de Dieu qu'Allah), la même que lance le muezzin pour l'appel à la prière, elles tombant mortes et, avec elles, tombe le *znin* de Dieu. Dans leur chute, elles ont pénétré la *dounya*, de laquelle vont naître le *sobh*, l'aurore rouge et la *qibla* (le Levant). Ces deux, le *sobh* et la *qibla* constituent l'œuf du monde, celui où nous vivons. Il est encore condensé en une seule étoile, de laquelle naîtront le jour *nhar*, et le soleil. Cet œuf qui contient en lui le monde, c'est la *qibla* ; elle va se partager en deux, pour produire la *qibla* du bas et la *qibla* du haut. A l'origine de cette division on trouve de tourbillons qui dont vont, chacun à part dans le sens contraire de l'autre. L'un vient de la forêt, la *ghabat* ; il lui donne sa semence noire ; l'autre, venu de l'intérieur, il lui communique par le sens même où il va son mouvement. En faisant sortir le fer, il fait éclater l'œuf, en montant une partie, qui va, elle tenter de joindre Dieu : elle part du *khla*, puis par la *ghabat*, elle monte jusqu'à l'*akhira*, la terre noire, qui elle-même monte par la *dounya*, laquelle monte aussi par la montagne qui à son tour pénètre la *qibla*, la brise et fait monter le blanc pour aller transpercer le ciel ; tandis que l'autre, descend. Par ce tourbillon ascendant, l'univers s'élève jusqu'à *sidrat almoutaha*. Dans sa montée, s'élève aussi avec lui le feu du bas qui va atteindre le jujubier limite, mais sans le franchir. L'arbre s'embrase et tombe sur la nouvelle terre ; cet incendie, est la manifestation matérielle de la volition divine, la *nya*. L'univers se dresse par la montagne dont la tête meurt et tombe, car elle a fondu sous la chaleur, et l'eau qu'elle contenait au sommet, celle de la neige pure, monte avec les sept génies issus des sept mines qui contenaient les principes vitaux, puis tombe sur la nouvelle

<sup>43</sup> Ce vide a pour nom en arabe التالوت الخالي, le tiers du monde inhabité.

*dounya*, pour la féconder. Ainsi la *dounya* monte vers le jujubier divin qui enflamme du feu monté du bas sa chevelure et sa couronne et meurt enfin, à la canicule, après avoir donné naissance au soleil. Le soleil, c'est l'étincelle de la tête brûlée et coupée de la *dounya*.

Bien que l'exposé de cette cosmogonie soit décrit en plusieurs étapes, l'une après l'autre et d'une façon générative et presque linéaire, les opérations de fécondations, de mort et de naissance ont été faites dans un seul instant. Seulement, à l'aide des mouvements du ciel et des constellations, le mythe de l'origine se vit par les *Gnawa*.

Pour tout dire, Comme ainsi soit que la couleur noire de la peau et la condition servile ne peuvent être que de simples accidents qui ne vont point jusqu'à distinguer les *Gnawa* des autres esclaves noirs, il est irréfutable que cette voie mène à une impasse. La question : *qui étaient les premiers Gnawa*, demeure encore en sa toute première force. Les témoignages des *Gnawa* eux-mêmes, les noms par lesquels ils désignent certains de leurs instruments, les noms récurrents de leurs origines (Bambara) dans leurs chansons ne seraient peut-être qu'un écho d'une lointaine influence ou d'emprunt linguistique plutôt qu'une marque de leur origine. La possibilité que leur culte soit venu d'Orient par l'intermédiaire d'un esclave noir venu d'Asie mineure, comme il a été longuement expliqué lorsqu'il était question des *Bokhari* et des différentes significations du mot *Bokhari*, jette aussi de l'obscurité sur l'origine de leur culte.

Le saint patron des *Gnawa*, l'eunuque éthiopien sans descendance, en dehors de toutes assimilations mystiques et arbitraires, ne partage réellement avec les *Gnawa* que la couleur noire de la peau et la condition d'esclave, de laquelle il était affranchi. Leur choix serait peut-être *a priori* conditionné par ces deux qualités, et ce n'est qu'*après*, pour avoir une place dans l'Islam, terrain que partirent plusieurs confréries sans se nourrir de la même eau ni avoir les mêmes racines les unes que les autres, que Bilal devient à leurs yeux le saint sur lequel ils pourraient fonder leur confrérie. Dans les anecdotes rapportés au chapitre I de la présente recherche, le lien entre les *Gnawa* et leur saint est interrompu biologiquement aussi bien que mystiquement. Il est aisé alors de voir que c'est un lien forcé.